

Article

« La bibliothèque d'Alain Grandbois »

Jean Cléo Godin

Études françaises, vol. 29, n° 1, 1993, p. 97-108.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035897ar>

DOI: 10.7202/035897ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La bibliothèque d'Alain Grandbois

JEAN CLÉO GODIN

La critique génétique, qui cherche à rendre compte « d'une transformation qui s'est traduite par une durée productive au cours de laquelle l'auteur s'est consacré, par exemple, à la recherche de documents, ou d'informations, à la préparation puis à la rédaction de son texte¹ », attache une importance extrême — voire sacralisante — aux manuscrits, mais ne semble guère se soucier de la bibliothèque qui a d'abord nourri les projets de l'écrivain et à partir de quoi, vraisemblablement, on pourrait reconstituer ce que Pierre Audiat appelait la *biographie* de l'œuvre². Celle-ci s'établit généralement à partir des manuscrits, mais on peut estimer qu'elle commence par *l'acte de lecture* qui a pu l'inspirer. Aussi la « critique de genèse » paraît-elle incomplète si elle ne se combine pas, suggère Jacques Neefs, « avec la critique des sources, d'une part, et avec la critique d'influences, d'autre part³ ».

QU'EST-CE QU'UNE BIBLIOTHÈQUE D'ÉCRIVAIN ?

Mais qu'est-ce qu'une bibliothèque d'écrivain ? On la conçoit spontanément comme une bibliographie privilégiée ; or, toute bibliographie, nous dit Antoine Compagnon, évoque spontanément « le modèle d'une autobiographie, un *scrapbook*, un recueil de souvenirs, billets de chemin de fer, tickets

1. Pierre-Marc de Biasi, « La critique génétique », dans Daniel Bergez *et alii*, *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Bordas, 1990, p. 5.

2. Voir Pierre Audiat, *la Biographie de l'œuvre littéraire. Esquisse d'une méthode critique*, Paris, Champion, 1924.

3. Jacques Neefs, « La critique génétique : l'histoire d'une théorie », dans *De la genèse du texte littéraire. Manuscrit, texte, auteur, critique*. Textes réunis par Almuth Grésillon, Tusson, éd. Du Lérot, 1988, p. 19.

de musées, programmes de spectacles, cartons d'invitations, fleurs séchées: le relevé des icônes de l'auteur⁴. La bibliothèque devrait nous fournir «le catalogue des textes lus par l'auteur pendant qu'il travaillait son projet de l'écriture présente». Mais Compagnon ajoute aussitôt: «Une bibliothèque véridique, sincère et exhaustive, n'est pas plus possible qu'une confession vraie⁵.» Cette bibliothèque ressemblerait à son propriétaire comme s'il en était l'auteur. On peut en voir une illustration saisissante, réunissant ce processus d'identification et d'inspiration à sa propre transfiguration créatrice, avec la célèbre Bibliothèque de Babel de Borges qui «semble correspondre parfaitement à l'image que l'on se fait de son auteur, immense érudit, lecteur impénitent mais écrivain parcimonieux⁶». L'écrivain lui-même semble suggérer ce rapprochement dans son *Autobiographie* parue en 1976: «Si on me demandait ce qui a compté le plus dans ma vie, je répondrais: la bibliothèque de mon père. Il m'arrive de penser qu'en fait je ne suis jamais sorti de cette bibliothèque. Je la revois encore. C'était une pièce à part, entièrement tapissée de rayonnages vitrés, et qui devait contenir plusieurs milliers de volumes⁷.» Elle contenait aussi, certainement, une somme capitale d'intertextes ou d'hypotextes, de sources et de références permettant de mieux lire et comprendre l'œuvre de Borges. Mais le modèle décrit par Borges devrait nous inciter à la prudence: ces immenses galeries existant «*ab aeterno*⁸» et réunissant *tous* les livres, même ceux qui *pourraient* être écrits⁹ ne peuvent qu'engendrer le vertige et que nous proposer cette «textualité de référence [...] infinie¹⁰» dont Mitterrand dénonce le danger. Même réduite aux dimensions de la bibliothèque paternelle — «plusieurs milliers de volumes» —, une étude de l'intertextualité, si elle n'est pas rigoureusement balisée, s'expose au «vertige des constellations culturelles¹¹».

4. Antoine Compagnon, *la Seconde Main ou le Travail de la citation*, Paris, Seuil, Poétique, 1979, p. 333.

5. *Ibid.* C'est moi qui souligne.

6. Hélié Lassaïgne, «La Bibliothèque de Babel et ses rapports avec quelques autres Fictions», dans Collectif, *Borges. Fictions, mythe et récit*, Paris, Ellipses, 1988, p. 67.

7. Pierre d'Almeida, «Meurtres dans une bibliothèque anglaise», *ibid.*, p. 74.

8. Voir Jorge Luis Borges, *Fictions*. Traduit de l'espagnol par P. Verdoye et N. Ibarra. Paris, Gallimard NRF, 1957, p. 99.

9. En note, Borges précise qu'il «suffit qu'un livre soit concevable pour qu'il existe» (p. 105).

10. Henri Mitterrand, «Critique génétique et histoire culturelle», dans Louis Hay (édit.), *la Naissance du texte*, Paris, José Corti, 1989, p. 148.

11. *Ibid.*

En fait, la Bibliothèque de Babel correspond bien à la description physique qu'en donne Borges en parodiant la « sentence classique » définissant Dieu: « une sphère dont le centre véritable est un hexagone quelconque, et dont la conférence est inaccessible¹² »! Utopie suprême, pure fiction inspirée par le *fantasme* du Livre, où Umberto Eco a trouvé le paradigme cauchemardesque du « bibliothécaire aveugle et assassin du *Nom de la rose* », lequel ne s'appelle pas par hasard « Jorge de Burgos¹³ ».

La réalité, heureusement, est toute autre et infiniment plus terre-à-terre et diversifiée: au fond, la bibliothèque d'un écrivain ne diffère en rien de n'importe quelle bibliothèque personnelle. Si on naît dans une famille un peu aisée, on aura quelques livres d'enfants dès le berceau, qu'on conservera ou ne conservera pas; si on naît dans une famille plus pauvre, la bibliothèque personnelle commencera à se constituer plus tard, à l'école. C'est dire que les premiers livres risquent d'être des ouvrages scolaires qu'on a peut-être maudits. Même les premiers livres « de lecture », généralement des romans, auront été offerts ou imposés. La véritable bibliothèque personnelle se constitue à partir de l'adolescence, alors que les goûts s'affirment et que l'orientation des études correspond véritablement à un choix. À partir de là, les choses vont suivre le cours de la vie, au gré des déménagements, de possibles pertes ou destructions. La bibliothèque se enrichira de publications nouvelles et la bibliothèque personnelle se confondra de plus en plus avec la bibliothèque familiale jusqu'à ce que les enfants aient à leur tour quitté la maison. À la fin de sa vie, la bibliothèque de l'écrivain risque de correspondre à nouveau à sa véritable bibliothèque personnelle. C'est en tout cas celle que ses ayants droit mettront en vente après la mort de l'écrivain.

C'est alors cependant que se joue un jeu décisif, car il faut bien comprendre que ce que nous nommons la « bibliothèque de l'écrivain » est en fait celle de sa veuve ou de ses ayants droit: celle « de Grandbois » aurait été achetée de sa veuve en 1975 et complétée trois ans plus tard au décès de celle-ci. Mais on peut imaginer, entre la mort de l'écrivain et le moment où sa bibliothèque sera mise en vente, toutes sortes d'interventions. Une *censure* peut alors s'exercer, pour des raisons morales, esthétiques ou politiques. Il peut aussi arriver que les héritiers se partagent une partie des dépouilles, justement parce que cette bibliothèque est « un recueil de souvenirs » du

12. Borges, *op. cit.*, p.99.

13. Pierre d'Almeida, art cité, p.74. Notons que le père de Borges a été presque aveugle de 1914 à sa mort en 1938 et que l'écrivain lui-même, cette même année 1938, devient presque aveugle à la suite d'un accident.

cher disparu, un « relevé des icônes de l'auteur¹⁴ ». La vénération (légitime) des proches risque ainsi de priver la critique de la partie la plus intéressante, pertinente et révélatrice, de la bibliothèque de l'écrivain. Il faut donc toujours se rappeler que la bibliothèque d'un écrivain est généralement lacunaire et que ces trous, ces manques, ces absences sont potentiellement plus révélateurs que les ouvrages conservés et répertoriés, ceux-ci ne devant être considérés que comme une partie (mais quelle partie? quel pourcentage?) de l'ensemble. Cela ne simplifie pas beaucoup, à vrai dire, la recherche et l'identification des pièces manquantes; on ne part tout de même pas de rien et l'inventaire de la bibliothèque peut fournir les premières balises à la quête des intertextes.

DE LA BIBLIOTHÈQUE FAMILIALE...

Une fois établies la nature et les limites d'une bibliothèque d'écrivain, qui risque fort d'être un agrégat de plusieurs bibliothèques composant une bibliothèque familiale et qui, par ailleurs, révèle surtout des absences, on n'a pas encore dit grand-chose sur ce qu'on peut en tirer. Comment, tout d'abord, éliminer assez rapidement les ouvrages moins pertinents pour retenir les plus révélateurs? Quels critères doivent nous permettre de décider que telle piste est bonne, telle autre négligeable?

Il faut d'abord établir un certain cadre de référence, avant de se fixer sur un cas particulier, en l'occurrence celui de Grandbois. Si une bibliothèque peut avoir un rapport pertinent à l'œuvre d'un écrivain, c'est d'abord et avant tout parce qu'il précise les contours d'un savoir culturel et littéraire. Mais ce savoir, il est aussi et par essence tributaire de traditions, il ne peut pas se dissocier totalement des usages et comportements d'une société donnée face à la culture, à l'art, au livre. Or, la méfiance qui s'est installée au Québec vis-à-vis du livre, depuis notre tout premier roman paru en 1837 et dont le titre même, *l'Influence d'un livre*, affichait à la fois sa

14. Parmi les feuillets déposés au fonds Grandbois de la BNQ, on trouve au verso d'un poème manuscrit ce court testament olographe: « À Marguerite Devlin tous mes livres et ce qui me reste d'argent. À Claudie Balyne, (Port-Cros) Var, mes peintures chinoises » (Cité par Marielle Saint-Amour, « La poésie inédite d'Alain Grandbois: problèmes de chronologie », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 8, 1984, p. 18). Entre la « châtelaine » bien-aimée de Port-Cros et l'épouse, les *dépouilles* sont partagées; si les *icônes* du peintre voyageur sont léguées à celle qui fut associée à toutes les pérégrinations, celles de l'écrivain sont destinées à l'épouse et, à travers elle, à la *famille*.

dépendance par rapport à une œuvre étrangère¹⁵ et un postulat voulant qu'un livre exerce *nécessairement* une influence. La célèbre condamnation lancée en 1858 par Mgr Bourget¹⁶ et visant avant tout la bibliothèque jugée *infernale* de l'Institut canadien imposera pour longtemps une doxa du livre jugé *a priori* mauvais s'il n'était pas filtré par le magistère autorisé. Même le Livre Saint est en conséquence interdit de lecture, soumis à l'interprétation proposée par le Petit Catéchisme¹⁷, et Gilles Marcotte, commentant un texte de Thomas Chapais daté de 1905 — Grandbois avait alors cinq ans — n'hésite pas à écrire que « c'est bien le livre qui inquiète Thomas Chapais », *tout* livre et simplement parce qu'il risquerait de « dénaturer » la mentalité pré-littéraire qui avait assuré jusque-là la cohésion de notre collectivité¹⁸. Chapais avait compris que *toute bibliothèque* est explosive, dangereuse, potentiellement séditeuse. Dans *le Nom de la rose*, les empoisonnements mystérieux et successifs sont tous reliés à la bibliothèque du monastère et, plus précisément, aux actes de lecture, de transcription et d'interprétation. Eco nous décrit là une situation qui rejoint la doxa imposée au Canada français d'alors : suivez le guide, mais ne lisez pas¹⁹ ! En conséquence et de par sa nature même, *toute* bibliothèque offre une nourriture que l'intervention de l'homme peut facilement transformer en *poison*.

Par rapport à cette doxa de la société québécoise, il est évident qu'Alain Grandbois a profité d'une situation tout à fait privilégiée et exceptionnelle, appartenant à une élite

15. De surcroît, une *utopie*, le *Petit Albert* traitant de la recherche de l'or par le recours à l'alchimie. Notons aussi que le second titre donné au roman de Philippe Aubert de Gaspé fils, *le Chercheur de trésors*, mettait en évidence cette quête et du même coup identifiait en quelque sorte le livre à l'or, c'est-à-dire à un métal précieux et introuvable.

16. Lettre pastorale du 30 mars 1858.

17. « À l'exception du Petit Catéchisme de la Province de Québec, [...] du gros catalogue Eaton's et de l'Almanach du peuple (Beauchemin), où chacun apprend le nom de ses députés et de ses évêques, les bibliothèques familiales sont maigres », note Laurent Mailhot (« Bibliothèques imaginaires : le livre dans quelques romans québécois », *Études françaises*, 18 : 3, hiver 1983, p. 81).

18. Gilles Marcotte, *Anthologie de la littérature québécoise*, tome III, Montréal, les Éditions La Presse, 1979, p. 4.

19. Voir à ce sujet l'intéressant mémoire de Louise Frappier, *le Livre en procès dans l'œuvre de Gérard Bessette*, Université de Montréal (M.A.), 1992, 81 p. Elle démontre bien par exemple que la librairie du *Libraire*, aussi bien que la bibliothèque de *l'Incubation* (dont le conservateur ne s'appelle pas Lagarde par hasard) sont en fait des lieux de *non-lecture*, des entrepôts (c'est le terme utilisé dans *le Libraire*, où on passe symboliquement du capharnaüm des livres interdits à l'entrepôt), des lieux clos où on stocke le livre-objet, objet de possession plus que de consommation, de conservation plus que de circulation.

intellectuelle aussi bien qu'à la grande bourgeoisie. Son grand-père paternel était lui-même un grand livre ouvert sur le monde, qui pouvait lui parler longuement des « souvenirs qu'il avait rapportés de ses voyages autour du monde » et lui raconter « des histoires qui se passaient à Shanghai, à Canton, à Singapour, à San Francisco, à Mexico, à Paris²⁰ ». Son grand-père maternel, le docteur Rousseau, était le médecin du village et son père en était le maire. Sa mère avait appris le piano (« classique », précise-t-il quelque part) et fait de bonnes études. De sorte que, très tôt, la lecture et l'écriture ont fait partie de son quotidien. Ainsi, dans un texte où il raconte les « Visites du jour de l'An » qu'on lui imposait de faire auprès des notables du village, alors qu'il avait « à peu près l'âge vénérable de six ou sept ans », voici comment il raconte sa vie « normale », une fois ce devoir accompli :

Négligeant la frivolité bien connue des grandes personnes, je pouvais enfin retourner à mes occupations, qui étaient multiples. L'érection d'un fort dans la neige du jardin, le creusement d'une grotte magique dont les parois étincelaient comme des diamants, puis à la tombée du jour, l'exercice de mes soldats de plomb, la lecture d'un beau livre d'images, et le Journal, mon Journal, que j'illustrais de couleurs extrêmement vives. Puis j'allais dormir, après un baiser de ma mère, dans la paix du Seigneur, laquelle est douce aux enfants²¹.

Le tableau que peint ici Grandbois est tout à fait extraordinaire, sans doute embelli, puisque ce texte sur sa petite enfance est écrit la cinquantaine passée. Peu importe : le tableau donne l'impression qu'entre le petit Alain de Saint-Casimir-de-Portneuf et le jeune Marcel Proust de Combray, il y a quelque ressemblance. Grandbois nous apprend qu'avant l'âge de dix ans, l'écriture et la lecture font partie de ses occupations quotidiennes, ce qui est évidemment exceptionnel dans le Québec de l'époque. Plus exceptionnelles encore les lectures qu'il dit avoir faites « un an ou deux » avant sa puberté. Dans un autre texte inédit, où il raconte ses relations parfois orageuses avec son père, on trouve ce passage, également proustien :

J'étais un garçon fort sensible. C'est ma mère qui me consolait. Elle venait me voir, dans ma chambre, — je lisais Tolstoï et Dostoïevski, tout ce qui avait été traduit d'eux à cette époque —,

20. Fragment intitulé « Visites du jour de l'An », Fonds Grandbois, BNQ (204/3/1). Texte diffusé par Radio Canada le 31 décembre 1956.

21. *Ibid.*

j'écrivais des sonnets [...] avec des rimes féminines et masculines, et césures, et tout, à l'encre violette ou rouge²².

Lire Tolstoï et Dostoïevski à cet âge, personne ne soutiendra que c'est fréquent — et même, dirons-nous, « normal ». Mais ce qui frappe le plus dans ce texte, c'est le passage brusque du mot chambre aux lectures qu'il y fait, comme si la chambre était tout naturellement conçue non seulement comme un refuge (maternel) contre les agressions du père, mais surtout comme un cabinet de lecture et d'écriture — bref, comme une *bibliothèque*. Une bibliothèque où on peut supposer que, dès les débuts, (et on en aura confirmation tout à l'heure par un autre texte), il échappe à la *loi* qui régit la communauté.

Dans un autre fragment consacré à son enfance²³, il écrit qu'il était « poète — et très mauvais poète — à huit, neuf ans ». Et il ajoute aussitôt : « Je me méfiais de Lamartine, je le trouvais un peu trop facile, il s'accordait un peu trop aux propres sentiments que je ressentais », ce qui signifie sans doute qu'il connaissait déjà de grands désespoirs puisque « le Lac », lu « en cachette », lui suggérerait « le désir d'aller (se) jeter dans la rivière ». Et pourquoi résiste-t-il à la tentation ? Parce qu'il lisait aussi « Vigny et Gérard de Nerval. Ils m'enchantaient », dit-il...

... À LA BIBLIOTHÈQUE PERSONNELLE

Tolstoï et Dostoïevski, Lamartine, Vigny et Nerval comme premières lectures, comme fondement de la bibliothèque personnelle, c'est un palmarès très impressionnant. Mais comment être sûr que Grandbois dit vrai ? On aimerait en tout cas que l'inventaire de sa bibliothèque le confirme. Or, de ces cinq auteurs, seuls Musset et Nerval s'y retrouvent. De Musset, une édition des *Poésies choisies*, sans date, mais qui appartenait à Patricia Devlin, l'aînée des enfants de Marguerite²⁴, et un exemplaire du *Fils de Titien*, mais dans une édition de 1930 ; enfin, une édition des *Poésies nouvelles* et d'*On ne badine pas avec l'amour*, de 1930 également, avec un *ex libris* au nom d'Henri Grandbois (son père) daté de 1934. Et de Nerval, une édition non datée de *Sylvie* et un exemplaire (également non daté) des *Œuvres choisies* ; mais cet exemplaire n'est même pas découpé ! Ce n'est donc pas du côté de cet inventaire qu'on peut trouver la moindre confirmation

22. Fragment intitulé « Ces souvenirs », Fonds Grandbois, BNQ (204/3/1).

23. Fragment intitulé « Mon enfance », Fonds Grandbois, BNQ (204/3/1).

24. Rappelons que Grandbois a épousé en 1958 sa cousine Marguerite Rousseau, veuve de Bernard Devlin dont elle avait eu quatre enfants.

recherchée, puisque les rares ouvrages qu'on retrouve ne peuvent, de toute évidence et dans aucun des cas, être ceux que Grandbois aurait lus dans son enfance.

La seule confirmation possible viendrait plutôt d'autres textes autobiographiques, où certains noms reviennent avec une constance significative. Répondant en 1962 à une enquête du *Nouveau Journal* (7 avril 1962), il dresse une courte liste de ses lectures « fidèles » : la Bible, Stendhal, Dostoïevski, Nerval, Walt Whitman. Mais le texte le plus éclairant²⁵ remonte à 1951 :

Mes parents possédaient une bibliothèque d'une grande diversité. Mon extravagante avidité me conduisait, en cachette naturellement, de Paul Féval à Paul Bourget, de Henri de Régnier à Henry Bordeaux, de Tolstoï à Tourgueniev, de Victor Hugo à Montaigne ou Pascal. Plus tard, à l'âge vénérable de quatorze ou quinze ans, je découvris que cette bibliothèque avait son petit enfer. J'eus vite fait d'en trouver le secret, c'est-à-dire, en l'occurrence, la clef nécessaire; elle était lourde et de bronze, ce qui ajoutait au plaisir de mon péché. Et aussi à mes scrupules, car j'étais de conscience délicate. Ce fut alors la grande aventure de Rousseau, de Voltaire, de Montesquieu, celle des grands poètes romantiques, celle de Balzac, de Flaubert, de Maupassant, de Zola. Et celle de Gide. Cette dernière, avec un goût de miel, me laissa froid. J'étais engagé ailleurs. D'autres m'avaient marqué déjà : Vigny, Nerval, et au-dessus de tous : Dostoïevski. Car ma nature, que Dieu lui pardonne, me portait aux excès. Il va sans dire que les personnages de Dostoïevski me comblaient. Cet espoir insensé, ces naufrages inouïs, ces élans du cœur et de l'instinct portés aux frontières de la folie, je les vivais dans un délire à la fois joyeux et désespéré²⁶.

Un texte capital, qui n'est pas sans rappeler la description que fait Borges de la bibliothèque de son père. Grandbois y nomme au total vingt auteurs, dont seize apparaissent pour la première fois. Or, ces auteurs ne sont pas mieux représentés

25. Ce texte cité par Brault dans son *Grandbois* (Seghers, 1968, pp. 18-19) a paru dans la *Nouvelle Revue canadienne* (avril-mai 1951, pp. 53-54) dans un dossier consacré à Gide (qui venait de mourir). Le dossier s'intitulait « André Gide. Opinion ».

26. Sa correspondance avec Simone Routier nous confirme la prédilection de Grandbois pour les grands romanciers russes : Gorki, Dostoïevski, Tourgueniev et Tchekhov. On sait aussi, par une lettre à Simone Routier datée du 7 septembre 1920, qu'il a lu les *Nouvelles extraordinaires* d'Edgar Allan Poe, « auteur [...] follement inquiet, d'un génie si affolé, si suraigu, qu'il en côtoie la folie » (cité par Bernard Chassé dans *Correspondance d'Alain Grandbois avec Simone Routier*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1991, p. 23).

que les autres dans l'inventaire de la bibliothèque. Aucune trace dans cette liste de Bourget, Féval, Maupassant, Tourgueniev et Zola. De Bordeaux, il avait conservé *la Fée de Port-Cros*, mais l'œuvre est de 1928 et on comprend que c'est pour son amour de Port-Cros qu'il a conservé ce livre. Seules œuvres qui pourraient avoir été lues durant l'enfance : *la Cousine Bette* de Balzac, *Trois Contes* de Flaubert, des *Morceaux choisis* de Hugo (avec dédicace de «l'oncle Franck», datée du 14 avril 1916), les *Pensées* de Pascal, *Grandeur et décadence des Romains* de Montesquieu et *les Confessions* de Rousseau. Tous les autres ouvrages, datés de 1924 ou plus tard, ne peuvent donc avoir été lus dans ces exemplaires pendant l'enfance.

Le premier bilan qu'on peut faire de la bibliothèque Grandbois, telle qu'on la connaît enfin depuis l'inventaire réalisé à l'été 1991, est donc très décevant. Mais on ne peut s'en étonner, quand on considère les circonstances de la vie de Grandbois et la manière dont a pu se constituer ce qu'on désigne actuellement comme la «bibliothèque Grandbois».

Quand Grandbois part pour Paris en 1925, il est probable qu'il n'emporte pas beaucoup de livres dans ses bagages. Les livres qui ont enchanté son enfance, et qui font du reste partie de la bibliothèque familiale, restent sans doute à Saint-Casimir. Quelques années plus tard, ses parents déménagent à Québec, ce qui a pu entraîner une première amputation de la bibliothèque; d'autres ont pu survenir au moment où les autres enfants, tous plus jeunes qu'Alain, quittaient la maison. À la mort d'Henri Grandbois, en 1954, on peut supposer que la bibliothèque familiale a été dispersée, partagée entre les membres de la famille — et ceci peut inclure alors, outre les enfants, les petits-enfants. Alain a pu ainsi récupérer quelques ouvrages, mais sur les 905 livres dénombrés, on n'en retrouve que dix ayant appartenu de manière certaine à son père. Même en y ajoutant les cinq portant la signature de son frère Jean et les quatre portant l'*ex-libris* de l'oncle Joseph-Emery²⁷, on arrive à un maigre total dont il faut encore soustraire les ouvrages postérieurs aux années de l'enfance. La part de cette bibliothèque correspondant à la bibliothèque accessible durant l'enfance est donc minime, pour ne pas dire négligeable.

Par ailleurs, on sait qu'entre 1925 et 1939, Grandbois a mené une vie de bohème, vivant tantôt dans une chambre d'hôtel (rue Racine ou Monsieur-le-Prince) à Paris, tantôt dans un petit appartement de Juan-les-Pins ou au domaine de

27. Professeur de théologie, confrère et ami de Mgr Camille Roy, qui a joué un rôle important dans l'éducation d'Alain.

Port-Cros. Son mode de vie excluait alors toute possibilité de constituer et développer une véritable bibliothèque, c'est-à-dire un ensemble cohérent d'ouvrages nourriciers ou de référence auquel on peut se reporter régulièrement, auquel on peut ajouter selon les besoins²⁸. Au contraire, tout facilite l'éparpillement et ses nombreux déplacements multiplient les risques de perte: on sait par exemple qu'une même année, il a passé 300 jours sur 365 à bord de bateaux et on calcule qu'il a fait en moyenne, chaque année, au moins trois voyages par bateau. Combien de livres apportait-il dans ses bagages? Combien ont pu être oubliés dans une chambre d'hôtel, perdus ou volés? Et pour finir, on sait qu'il a été rapatrié au début de la guerre, laissant dans son appartement de Juan-les-Pins des carnets (et, sans doute, des livres) qu'il ne retrouvera pas après la guerre.

Entre 1939 et 1956, Grandbois se sédentarise davantage, mais sans véritablement s'installer. À son retour, il se réfugie dans un hôtel de Deschambault en 1940 pour écrire *les Voyages de Marco Polo*, en s'inspirant de *Vie et aventures de Marco Polo* d'Antonio Aniante qu'il a dû acheter à Paris en 1936 et qui se trouve dans sa bibliothèque. À partir de 1942, il vit à Montréal, d'abord rue Union, ensuite rue Lincoln. Ce sont de grandes années de production littéraire, tant à la radio que pour les œuvres poétiques et les nouvelles. On peut donc supposer que, durant ces années, la bibliothèque personnelle prend une plus grande importance et joue véritablement son rôle «nourricier».

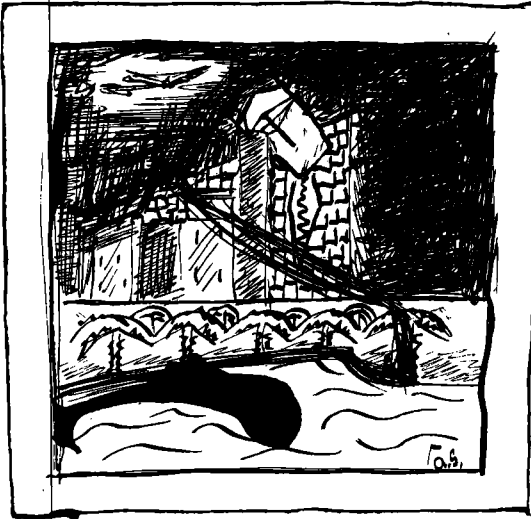
Ce n'est cependant qu'en 1956, alors que commence sa vie commune avec Marguerite Rousseau, que Grandbois s'installe, se fixe dans une certaine stabilité. À Mont-Rolland d'abord, jusqu'en 1960; puis à Québec jusqu'à sa mort en 1975. On peut donc considérer que la bibliothèque que laissera Grandbois à sa mort commence véritablement à prendre forme en 1956, alors qu'il a 56 ans et la quasi-totalité de son œuvre derrière lui! Et dès ce moment, il est à peu près certain qu'à sa bibliothèque personnelle s'est ajoutée celle de Marguerite Rousseau-Devlin. Il s'agit donc, dès le départ, d'un *agrégat* de bibliothèques personnelles et familiales, dont une partie seulement pouvait constituer ce qu'on appellerait la *bibliothèque de l'écrivain*. Un décompte des ouvrages pouvant être rattachés par un *ex-libris* à l'une ou l'autre famille est d'ailleurs révélateur: sur les 905 livres répertoriés, trente-six proviennent de la famille Rousseau-Devlin, alors que seulement vingt proviennent avec certitude de la famille Grandbois.

28. Du reste, durant cette période, il n'a écrit et publié que *Né à Québec* et l'ouvrage n'est pas sitôt lancé que Grandbois s'embarque à Marseille pour son grand voyage en Orient.

L'inventaire que nous possédons semble montrer qu'à partir de 1960, cette bibliothèque s'est surtout enrichie d'ouvrages offerts à l'écrivain consacré qu'il était devenu. Au total, on compte pas moins de 107 ouvrages dédiacés, dont plusieurs par des jeunes poètes se réclamant de son influence. Ajoutons cependant que sept de ces livres dédiacés n'ont pas été découpsés, ce qui ne témoigne peut-être pas d'un grand intérêt pour la lecture, ni même pour sa « fortune littéraire²⁹ » à la fin de sa vie...

Cette bibliothèque paraît donc très lacunaire et suscite plus d'interrogations qu'elle n'apporte de réponses. Au bilan des rares confirmations recherchées, citons les huit œuvres de Paul Morand, les deux de Jules Supervielle, etc., qui reflètent les affinités littéraires connues et les amitiés qui se sont formées lors de son long séjour européen. On est un peu étonné de retrouver également sept ouvrages de Gide, dont le « goût de miel » le laisse « froid » ; mais plusieurs dédiacées montrent ici les goûts et l'influence de Marcel Dugas, dont on retrouve naturellement tous les livres dans la bibliothèque Grandbois. L'inventaire fournit des indices de lecture, signale de possibles sources. Mais de toute évidence, la part d'une véritable bibliothèque imaginaire y est fort mince. Il faut plutôt, pour tenter de reconstituer celle-ci, rapprocher de la bibliothèque de l'enfance celle des personnages créés par Grandbois dans les nouvelles d'*Avant le chaos*.

29. On n'est pas étonné de retrouver dans cet inventaire six ouvrages de Pierre Emmanuel, dont on connaît l'estime pour l'œuvre de Grandbois. Mais trois de ces ouvrages ne sont pas découpsés, Grandbois n'étant pas, lui, très intéressé par la poésie de Pierre Emmanuel.



amia

OU
LES DESIRS
DE
L'INCERTITUDE...

Sans titre, tiré de « Samiah ou l'Épisode ingénu », également
sous les titres « Amia », « Les désirs de l'incertitude »,
fragment manuscrit, Fonds Grandbois, BNQ, 204/9/11.